

### **A Louise Colet, nuit du 8-9 août 1846**

La déplorable manie de l'analyse m'épuise. Je doute de tout et même de mon doute. Tu m'as cru jeune et je suis vieux.

### **A Louise Colet - vendredi soir, 16 janvier 1852**

Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière ; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. (...) C'est pour ça qu'il n'y a ni beaux ni vilains sujets et qu'on pourrait presque établir comme axiome, en se posant au point de vue de l'art pur, qu'il n'y en a aucun, le style étant à lui tout seul une manière absolue de voir les choses.

### **A Louise Colet- 22 juillet 1852**

Je suis en train de recopier, de corriger et de raturer toute ma première partie de *Bovary*. Les yeux m'en piquent. Je voudrais d'un seul coup d'œil lire ces cent cinquante-huit pages et les saisir dans tous leurs détails dans une seule pensée. [...] Quelle chienne de chose que la prose ! Ça n'est jamais fini : il y a toujours à refaire. Je crois pourtant qu'on peut lui donner la consistance du vers. Une bonne phrase de prose doit être comme un bon vers, *inchangeable*, aussi rythmée, aussi sonore.

### **A Louise Colet – dimanche soir, onze heures. 19 septembre 1852**

Que ma *Bovary* m'embête ! Je commence pourtant à m'y débrouiller un peu. Je n'ai jamais rien écrit de plus difficile que ce que je fais, du dialogue trivial ! Cette scène d'auberge va peut-être me demander trois mois, je n'en sais rien. J'en ai envie de pleurer par moments, tant je sens mon impuissance. Mais je crèverai plutôt dessus que de l'escamoter.

### **A Louise Colet – vendredi soir, onze heures. 26 août 1853**

Ecrivains que nous sommes et toujours courbés sur l'Art, nous n'avons sur la nature que des communications imaginatives. Il faut quelquefois regarder la lune ou le soleil en face.

Le vieux projet que j'avais plus tard d'écrire mes mémoires m'a quitté. Rien de ce qui est ma personne ne me tente. (...) Nos joies comme nos douleurs doivent s'absorber dans notre œuvre. (...) Je suis dévoré maintenant par un besoin de métamorphoses. Je voudrais écrire tout ce que je vois, non transfiguré mais tel qu'il est. La narration exacte du fait réel le plus magnifique me serait impossible. Il me faudrait le *border* encore.

### **A Louis Bouilhet. 30 septembre 1855**

Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la merde à la bouche, comme dans les hernies étranglées. Mais je veux la garder, la figer, la durcir. J'en veux faire une pâte dont je barbouillerais le 19<sup>e</sup> siècle, comme on dore de bougée de vache les pagodes indiennes ; (...)

### **A Louis Bouilhet. 1<sup>er</sup> juin 1856**

J'ai enfin expédié hier à Du Camp le *ms* de la *Bovary*, allégé de trente pages environ, sans compter, par ci par là, beaucoup de lignes enlevées. J'ai supprimé trois grandes tartines d'Homais, un paysage en entier, les conversations de bourgeois dans le bal, un article d'Homais, etc., etc. Tu vois, vieux si j'ai été héroïque. Le livre y a-t-il gagné ? – Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ensemble a maintenant plus de mouvement.

### **A Louis Bouilhet, 5 octobre 1856**

Ça va casser le rythme de mes pauvres phrases !  
C'est grave.

### **A mademoiselle Leroyer de Chantepie. 30 mars 1857**

Et puis, ne vous comparez pas à la *Bovary*. Vous n'y ressemblez guère ! Elle valait moins que vous comme tête et comme cœur ; car c'est une nature quelque peu perverse, une femme de fausse poésie et de faux sentiments. Mais l'idée première que j'avais eue était d'en faire une vierge, vivant au milieu de la province, vieillissant dans le chagrin et arrivant ainsi aux derniers états du mysticisme et de la passion rêvée. J'ai gardé de ce premier plan tout l'entourage (paysages et personnages assez noirs), la couleur enfin. Seulement, pour rendre l'histoire plus compréhensible et plus amusante, au bon sens du mot, j'ai inventé une héroïne plus humaine, une femme comme on en voit davantage.

### **A Sainte-Beuve. Mardi soir. 5 mai 1857**

Je tiens à être de la vôtre [génération], celle de 1830. Tous mes amours sont là. Je suis un vieux romantique enragé ou encroûté, comme vous voudrez.

Ce livre est pour moi une affaire d'art pur et de parti pris. Rien de plus. D'ici à longtemps je n'en referai de pareil. Il m'a été physiquement pénible à écrire. Je veux maintenant vivre (ou plutôt *revivre*) dans des milieux moins nauséabonds.